

Saint-Cyr, Saint-Ouen, en vallée du Petit Morin

Flâneries en Brie

Association **TERROIRS**

Itinéraire

Ce livre sera le guide qui vous accompagnera tout au long de votre balade...

Laissez-vous entraîner dans les rues, ruelles et sentes de Saint-Cyr et de Saint-Ouen. Découvrez leur vie. Ouvrez grand vos yeux pendant cette flânerie en terre de Brie. De nombreuses surprises vous guettent au coin d'un bois ou au détour d'un hameau isolé...

À la fin de cette promenade, sous le charme de ces deux petits villages, votre regard ne sera plus tout à fait le même. Vos futures promenades s'en trouveront embellies, tel est notre souhait !



Au cœur de la Brie champenoise	10
Le Petit Morin	12
L'Église de Saint-Cyr-sur-Morin	14 à 17
Rue de La Ferté-sous-Jouarre	18 à 21
L'Hôtel Moderne	22 à 31
Le Musée des Pays de Seine-et-Marne	32 à 35
Rue des Montgoins	36 à 41
L'Œuf dur : Brise Brèche	42 à 47
Les Archets et son moulin - Les moulins	48 à 51
Pierre Mac Orlan	52 à 63
Les Armenats	64 à 69
Un panorama	70
L'Hermitière et ses meuliers	72 à 75
Le bois des Meuliers	76 à 79
Le Château de Charnesseuil	80
Charnesseuil	82 à 87
Les vergers de Charnesseuil	88 à 91
Montapeine	92
Champtortet et sa carrière	94
Monthomé	96
Le Moncet : à la santé du cheval !	98 à 101
Vorpillières	102
Moras/Noisement	104
La Méresse	106
L'usine de Biery	108 à 111
Hameaux de Biery et de Champeaux	112 à 121
Le ru de Choisel	122
Le Ru-de-Vrou et sa léproserie	124
Les Louvières	126
Les Goins	128
Les Petits Montgoins	130 à 133
Les Grands Montgoins	134
Zone d'activité. Hier et Aujourd'hui	136 à 147
La ferme de Corbois	148
Courcelles-la-Roue	150 à 155
La leçon végétale du bois Marcou	156
La gare de Saint-Cyr	158 à 161
La maison des Têtes	162 à 165
Le prieuré de Baudicour	166
Ancienne Mairie-École	168 à 171
La Place du Marché, côté sud	172
Rue de Chavigny, cour Bourdier	174
La Place du Marché, côté ouest	175
Rue Eugène-Daumont	176 à 179
La Place du Marché, côté nord/ouest	180

Rue et avenue de La Ferté-sous-Jouarre	182
Les peintres du bourg	184
Le Château de Saint-Cyr	186
Chavigny - Moulin de Chavigny	188 à 193
Courcilly	194 à 201
La halte du Tacot	202
La ferme des Perrons	204 à 207
La Promenade des Pêcheurs aux Perrons	208
Le moulin de Saint-Ouen	210
Georges Simon-Dharm et Louis Picoche	212
La rue du Rond-des-Fées à Busserolles	214
Le moulin-usine de Busserolles	216
Les Hameaux	218 à 227
Le règne de la meulière - Le chemin	228 à 233
Le château de La Brosse	234 à 237
L'allée tourmente	238
La Place Saint-Barthélemy	240 à 243
L'auberge de la source	244 à 247
La source de Saint-Ouen	250
La Fontaine Saint-Barthélemy	252
Le bois de la Garenne	254
La rue du Vieux-Puits	256 à 261
Le presbytère de Saint-Ouen	262 à 265
L'église de Saint-Ouen	266
Mairie et Mairie-École	268 à 273
Le monument aux morts	274
Le cimetière	278
L'avenue Daniel Simon	280
La salle polyvalente Jean Verdier	282
L'actuelle mairie de Saint-Cyr	284
Le pâtis et les fêtes	286
L'église vue par les peintres	290

Avertissement

Les circuits indiqués ne sont pas des itinéraires de randonnée. Ils visent seulement à repérer les sites évoqués dans le livre, souvent privés et parfois visibles uniquement depuis la route ou le chemin. Ils ne sont pas balisés et empruntent, entre autres, des trajets sur voies ouvertes à la circulation pour lesquels la prudence est de rigueur ainsi que l'application du code de la route. En aucune manière, le promeneur n'est autorisé à pénétrer dans un lieu non public sans l'accord du propriétaire et dans tous les cas devra s'y comporter avec respect de l'environnement et de la propriété privée. La responsabilité de l'association TERROIRS ne saurait être mise en cause.



Au cœur de la Brie laitière

Saint-Cyr et Saint-Ouen entre tradition et néo-ruralité



Les représentations par l'image de nos deux villages et de ses occupants proviennent d'un fonds iconographique constitué de photos et de cartes postales anciennes, prises pour l'essentiel avant la "Grande Guerre" : documents et souvenirs familiaux rescapés miraculeusement d'héritages successifs, simples habitants, artisans ou passants anonymes, tous consentants dans leurs tenues quotidiennes, posant parfois dans une posture professionnelle avec les outils du métier. On trinque entre amis le verre levé à la santé de tous. Le facteur et le garde-champêtre, conscients de leur autorité, se mettent bien volontiers dans le champ du photographe. Et la lavandière, apparemment surprise dans son travail, sourit à l'objectif. C'est la vie du village.

NOUS SOMMES ici au cœur de la Brie laitière. Aussi loin que remonte la mémoire des hommes, elle a été un lieu de passage. Ces flux migratoires ont laissé des traces archéologiques et aussi imprimé leurs marques invisibles, mais profondes dans l'esprit et le mode de vie de ceux qui ont fini par se fixer sur ces terres : les Briards.

Pour d'aucuns, le Briard est une « tête de lard ». Volontiers reprise par les autochtones, cette assertion atteste là, de manière plus ou moins consciente, les qualités de rudesse liées à la terre et à une certaine obstination au travail. Elle traduit aussi un tempérament peu sensible au point de vue et au jugement d'autrui, qui s'accompagne, il est vrai, d'un réel respect de l'autre, de son intimité, de son espace social, de sa façon d'être. Ce comportement, qui peut paraître de l'indifférence, se pare toutefois de bienveillance avec le temps. C'est qu'il faut faire ses preuves...

Il y a peu encore, le Briard, en bon paysan, se suffisait à lui-même pour l'énergie (le bois), l'eau, les matériaux de construction (plâtre et meulière), l'alimentation (jardins prolifiques) et la boisson (vin puis cidre). Cette autarcie

ne le poussait pas à développer des liens ou à s'allier pour répondre à ses besoins primordiaux. Ainsi s'est-il forgé un caractère indépendant, ne comptant guère que sur lui-même. Et cela a perduré plus que dans bien d'autres régions. La preuve en est que dans l'entre-deux-guerres, le patois était encore très largement parlé dans la campagne briarde. Bien sûr, à l'heure des moyens de communication et des brassages de population, tout cela peut paraître obsolète. Aujourd'hui, les jeunes Briards vivent et pensent comme les jeunes Provençaux ou les jeunes Bretons. Et si les traditions perdurent, c'est souvent grâce aux Briards d'adoption qui, venus s'installer dans nos villages, sont en quête de racines paysannes...

Et elles ne sont pas bien difficiles à trouver, car la ruralité reste bien ancrée dans cette partie de la Brie. Les villages, peu nombreux et de taille modeste, excèdent rarement les mille habitants. Ils sont constitués presque toujours d'un centre bourg et de plusieurs hameaux. Saint-Ouen (576 habitants en 2006) et Saint-Cyr (1 765 habitants en 2004) n'échappent pas à ces caractéristiques.

Leur architecture diffère assez sensiblement de celle des villages situés sur les plateaux qui, marqués par l'agriculture, comptent de nombreux bâtiments agricoles. Ici, il y a peu de fermes puisqu'il y a peu de grands espaces cultivés. Les maisons y sont petites, souvent mitoyennes, autrefois habitées par les ouvriers et employés des entreprises locales (usine de la Banque de France, scieries, fromageries, cidreries). Mais à côté de ces modestes demeures, on trouve aussi quelques belles villas et propriétés, généralement implantées le long des axes principaux, tout près du centre, pour loger la petite aristocratie locale et les professions libérales – médecin, notaire.

C'est que Saint-Cyr et Saint-Ouen regroupaient toutes sortes d'artisans – charrons, forgerons, menuisiers, etc. – et bon nombre de commerces où les habitants des villages en amont venaient s'approvisionner.



Le faucon crécerelle.



Le hibou moyen-duc.



La couleuvre à collier.



Le lézard.

L'orvet.

Le Petit Morin

« Une rivière sinueuse, aux eaux froides, se faufile entre les saules comme une couleuvre. »

Pierre Mac Orlan

HUMBLE PEUT-ÊTRE, moins long sans aucun doute, plus rustique certainement que son voisin le Grand Morin, le Petit Morin prend sa source dans les marais de Saint-Gond (Marne) et se jette dans la Marne, 80 km plus loin, à La Ferté-sous-Jouarre. Un parcours paisible, mais avec un débit assez fort pour justifier l'implantation, autrefois, de vingt-deux moulins, sans compter ceux des rus affluents. Saint-Cyr en compte pour sa part trois et Saint-Ouen, deux.

Sur la deuxième moitié de son parcours, la partie seine-et-marnaise, le Petit Morin irrigue sept villages, parmi lesquels Saint-Cyr et Saint-Ouen. Soit à peine 6 000 habitants (comptabilisés lors du recensement de 2004), ce qui constitue une zone à faible densité humaine et explique le cadre et l'environnement naturel préservés, la faible pollution... et quelques petits bonheurs à la clé. Pour les pêcheurs, notamment. Dès que la saison est ouverte, les habitués retrouvent avec délectation les berges calmes et ombragées de cette rivière poissonneuse, survolée par des loriots, de furtifs martins-pêcheurs et quelques élégants hérons cendrés. Mais, ces guetteurs de bouchon savent qu'en hiver et au printemps, les crues du Petit Morin sont fréquentes. Lui, d'habitude si modeste, quitte volontiers son lit et s'aventure alors dans les champs et les bois alentour. Cela dit, c'est cette turbulence printanière qui lui a valu de devenir une rivière d'initiation au canoë et au kayak. Cette activité, née en 1936 avec l'arrivée de jeunes gens accourus de la capitale lors de l'instauration des congés payés, a d'ailleurs toujours ses adeptes, dès les premiers beaux jours. Ils y rencontrent rats d'eau, rats musqués, ragondins et autres musaraignes aquatiques. Mais à qui sait regarder, le Petit Morin et sa vallée réservent bien d'autres plaisirs.



La grenouille verte.

Car malgré la proximité de la métropole, on trouve parmi la faune et la flore encore quelques espèces rares disparues ou très menacées ailleurs. Celles-ci nichent dans les zones

marécageuses sauvages situées au fond de la vallée, entre pâturages et peupliers ou aulnes. Ces terres saturées d'eau, incultes, sont un refuge privilégié pour les amphibiens, dont on compte trois espèces de crapauds (dont le fameux crapaud sonneur à ventre jaune), quatre espèces de grenouilles (verte, rousse, agile et la rainette verte), mais aussi la rare salamandre tachetée et quatre espèces de tritons (alpestre, crêté, palmé, ponctué). Elles abritent également le faucon crécerelle, la buse commune, la chouette, le hibou, guettant la couleuvre d'Esculape et sa congénère dite à collier, ou encore le sympathique lézard vivipare et l'orvet. Quelques espèces de mammifères complètent cette arche de Noé : le blaireau (rare en Ile-de-France), le chevreuil, le sanglier et le renard, la fouine, la belette, le rat d'eau, le rat musqué, le ragondin, le lièvre et plusieurs espèces de chauves-souris.

Espérons que la vallée du Petit Morin, naturellement préservée, conserve longtemps encore ses richesses. Un PNR, le parc naturel régional de la Brie et des deux Morins, est à l'étude. Il permettrait de maintenir l'identité du territoire et de maîtriser son développement de manière raisonnée.



Le martin-pêcheur.

L'église de Saint-Cyr-sur-Morin

Dédiée à saint Cyr et à sainte Julitte

Le 9 décembre 1905 fut votée la loi dite de séparation des églises et de l'État qui proclamait la liberté de conscience et garantissait le libre exercice des cultes. Aux termes de la loi, « la République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte », mais n'en ignore aucun. C'est le principe de la laïcité qui est énoncé ici. Moment fondateur de la France moderne, ce fut aussi un épisode douloureux qui mena la nation au bord de la guerre civile. Le service public des cultes est supprimé, l'État cesse de rémunérer les prêtres, et les églises paroissiales passent sous la tutelle des mairies... Les inventaires des édifices religieux ainsi que de leur mobilier, perçus comme une profanation ou une spoliation, furent parfois mouvementés. À Saint-Cyr, l'inventaire eut lieu le 5 mars 1906 en présence du curé, **▲ Émile Lappara**. Il protesta, affirmant que l'église, bâtie par des générations de croyants, appartenait « non à l'État, mais bien à la collectivité des catholiques en vertu d'un droit inviolable et sacré », puis déclara qu'un inventaire du presbytère était inutile, celui-ci ayant été pillé à la Révolution !

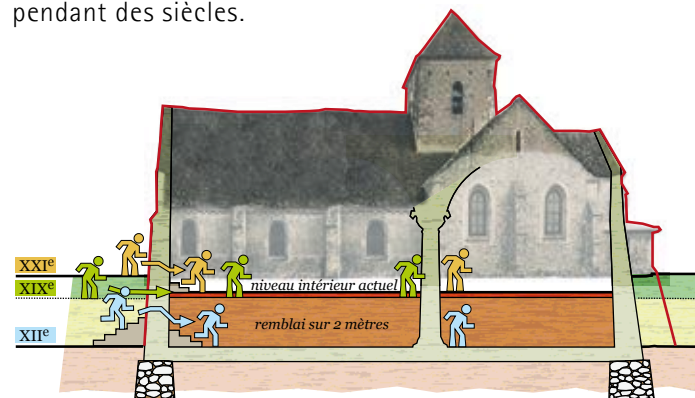
L'ÉGLISE EST SITUÉE sur la grande place du village et à faible distance du château. Elle est bordée au nord par une cour appelée Cour commune puis Cour sainte, où se trouve l'ancien presbytère, et à l'est par la rive gauche du Petit Morin. La proximité de la rivière fut d'ailleurs la cause de nombreuses altérations de la bâtisse au cours des siècles.

Le style des éléments architectoniques de l'église suggère une construction entre 1180 et 1220, peut-être sur l'emplacement d'un sanctuaire plus ancien construit pour abriter les reliques des saints Cyr et Julitte. Celles-ci auraient été rapportées de Terre sainte par un sieur de Culant, seigneur de La Brosse, qui participa aux croisades. Il existait en effet, au XI^e siècle, une chapelle ou oratoire qui, à la demande de l'abbaye de Jouarre, fut élevée au rang d'église paroissiale desservie par un prêtre résidant sur les lieux. Il semblerait que le village fut primitivement implanté au lieu-dit Montguichet. Une certitude : le nom de Sanctus Cyricus apparaît dans un document de 1249 et celui de Saint-Cyr-en-Brie en 1273.

L'église est construite en forme de croix latine dans un style ogival encore assez primitif. Aux extrémités du transept se trouvent deux chapelles, l'une dédiée au Sacré Cœur (autrefois à saint Barthélemy, saint Nicolas puis saint Joseph), et l'autre à la Vierge. C'est là qu'étaient inhumés, jusqu'en 1760, les seigneurs de Chavigny.



Difficile, en ces temps de déchristianisation, d'imaginer la place centrale – dans la vie du village, mais aussi dans l'existence de chacun de ses habitants – qu'occupait l'église pendant des siècles.



▲ À quoi ressemblaient autrefois l'église ainsi que la place sur laquelle elle se dressait ? Au cours des siècles le sol alentour s'est exhaussé de trois mètres par rapport à son niveau au XII^e siècle. En réaction, le sol de l'église fut réhaussé de plus de deux mètres au XIX^e siècle, ce qui modifia les proportions de l'édifice. En effet, l'on y accède actuellement en descendant plusieurs marches, alors que jadis l'on y montait d'autant, et les chapiteaux coiffant les colonnes se trouvent à moins de deux mètres de hauteur ! Notre église est donc « enterrée » de deux mètres, ce qui lui donne une silhouette trapue et solide, que certains diront propice au recueillement et à la prière, mais qui lui valait aussi d'être fréquemment inondée. Jusqu'à la fin du XVIII^e, lors des crues du Petit Morin, les Saint-Cyriens se rendaient à l'église de Saint-Quen.

◀ Les cérémonies et sacrements religieux accompagnaient les principales étapes, autant publiques que privées, d'une vie : naissance, communion, mariage et mort. Ici, au début des années 1900, la visite de l'évêque de Meaux lors d'une confirmation. On notera l'importance et la splendeur vestimentaire du clergé.





*J-Baptiste Manouvrier,
1930, Curé de Saint-Cyr*



Église de Saint-Cyr-sur-Martin

Entrons dans l'église...

SAINT-CYR ET SAINTE JULITTE, à qui l'église est dédiée, furent deux chrétiens d'Asie Mineure qui souffrirent le martyre au III^e ou au IV^e siècle. Cyr (francisation de Quirice) était le fils de Julitte et mourut pour sa foi à l'âge de trois ans en compagnie de sa mère, nous dit l'hagiographie qui propose plusieurs versions – toutes atroces – de leur exécution. Peut-être est-ce l'extrême jeunesse du supplicié qui marqua les esprits? Toujours est-il que son culte se répandit d'Asie Mineure et de Palestine en Europe, et qu'aujourd'hui en France une quarantaine de communes porte le nom de Saint-Cyr, que l'on fête le 16 juin.

Comme souvent dans les églises de campagne, le mobilier est modeste. Les chapiteaux historiés sont frustes et abîmés mais l'on pourra admirer une imposante chaire du XVII^e siècle et les belles boiseries XVIII^e du chœur. Une gracieuse statue ▼ de Vierge à l'Enfant, du XIV^e siècle, a malheureusement aussi beaucoup souffert de l'humidité...



▲ Cette croix ancienne en fer forgé proviendrait de l'église de Saint-Ouen, démolie en 1809, dont elle serait l'un des seuls vestiges. Ci-dessus également, l'une des deux cloches du clocher, commandées électriquement.



▲ Les vitraux du chœur racontent les épisodes principaux des martyres de saint Cyr et de sainte Julitte, sa mère. Ils furent offerts par la famille de Baudicour en 1880 et sont l'œuvre du maître verrier Zell.

Le presbytère

SOUS L'ANCIEN RÉGIME, le presbytère se situait derrière l'église, sur la place appelée aujourd'hui « Cour sainte ». Il fut vendu comme bien national en 1793. L'actuel Presbytère fut implanté en lieu et place d'un ancien moulin dans les années 1800. Il fut au milieu du XIX^e siècle pensionnat pour jeunes filles, dirigé par les sœurs célestines de Provins. Quand, au début du XX^e siècle, on prend conscience des bienfaits du plein air et que les colonies de vacances sont créées, il devient la confessionnelle « colonie Gabriel » pour les petits citadins.

Le presbytère reste la demeure des curés de la paroisse. Après le départ à la retraite du dernier prêtre de la paroisse, Michel Dhaine, le presbytère, propriété de l'évêché de Meaux, reste vacant, le temps d'y accueillir en 1995 deux religieuses retraitées, mais... très actives dans le soutien scolaire. L'ordre de la Sainte Trinité et des Captifs (fondé au XII^e siècle pour échanger les prisonniers chrétiens faits par les Barbaresques) leur succède en 2005. Il crée une structure d'aide et d'accompagnement qui accueille jusqu'à huit hommes, blessés par la vie, qui après une longue itinérance, viennent y trouver paix et tranquillité, et parfois le courage de repartir sur un autre chemin... Un religieux, le père Loïc, prêtre le jour et éboueur la nuit pour les besoins de la communauté, anime et encadre, à partir de 2005 cette « maisonnée ». En 2010, l'évêché lui demande de rejoindre sa congrégation des Trinitaires au Canada, le contraignant ainsi à quitter ses ouailles.



▲ Début du XX^e siècle, les enfants de la colonie Gabriel au presbytère.

L'abbé Lenoir Artiste-prêtre

MARC LENOIR (1917-1976) fut ordonné prêtre en 1947 et nommé en 1954 curé de Saint-Cyr, où il demeura jusqu'en 1969. Les anecdotes à son sujet abondent, et ses paroissiens gardent le souvenir d'un homme sensible, érudit, généreux et proche d'eux, mais aussi – peut-être en raison de sa grande tolérance et de son ouverture d'esprit – d'un prêtre peu conformiste et très en avance sur son temps. Le journaliste Roger Gicquel se souvient d'un « personnage » qui disait « je crois en Dieu, mais surtout en l'homme ».

Aimant l'art et peintre lui-même à ses heures, l'abbé Lenoir fréquenta Pierre Mac Orlan, Jean-Pierre Chabrol, Michel Vincent, Flip et tout le milieu artistique saint-cyrien des années 1950 et 1960. Avec le peintre Marcel Pressac (page 184), il organisa des expositions dans son presbytère. Il dut interrompre son ministère pour raisons de santé en 1969. En 1972 il fut nommé curé de Pringy, où il mourut en 1976.



Rue de La Ferté-sous-Jouarre

Une création du XIX^e siècle qui a totalement redessiné le centre-bourg



L'émergence d'un réseau routier.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ce sont les voies royales qui traversent les principales villes, d'autant plus si celles-ci sont dotées de cathédrales ou se situent sur les axes commerciaux. Les villages sont reliés par des chemins vicinaux dont le tracé sinueux tient compte du relief, des cultures, des forêts tout en évitant, comme dans la vallée du Petit Morin, les zones inondables.

Napoléon I^{er} impulse une politique d'aménagement du territoire avec le découpage administratif et géographique du sol en départements et la création d'un nouveau réseau routier. Cette volonté deviendra réalité tout au long du XIX^e siècle.

LA RUE DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE n'a pas toujours existé. Son percement est relativement récent puisqu'il date des années 1850. La création de la rue de La Ferté – et de la route du même nom qui en est le prolongement – s'inscrit en fait dans le développement du réseau routier qui, à partir de 1850, couvre progressivement le territoire.

À Saint-Cyr, le cadastre de 1828 atteste qu'à la place de l'actuelle rue de La Ferté-sous-Jouarre, il n'y a qu'une multitude de parcelles, de jardins dénommés au lieu-dit Les Ouches. La construction du nouvel axe a donc totalement bouleversé le paysage : elle a entraîné un réaménagement de l'espace, avec de nouvelles constructions selon une architecture au goût du jour, des demeures confortables destinées à une population plutôt aisée, désireuse de s'installer à proximité du centre névralgique du bourg, près de la place, des

commerces et de l'église. Dans les années 1930, maître Lebidois implante ainsi son étude au 6 bis de la toute nouvelle rue de La Ferté (maison ci-contre, à droite, avec une tour). Et jusqu'à nos jours, c'est naturellement dans cette rue facile d'accès pour la clientèle originaire des hameaux et villages des alentours que médecins et pharmacien établiront cabinets et officine.

Véritable couloir – obligé – de la vallée du Petit Morin, la rue de La Ferté-sous-Jouarre a vu défiler depuis sa création toutes sortes de troupes : les redoutés uhlans en 1870, les Français au cours de manœuvres et autres démonstrations de force (comme le montre, page ci-contre en bas à droite, cette photo d'avant 1914) et plus tard, en 1918, rejoignant Château-Thierry pour aller renforcer nos troupes pour la seconde bataille de la Marne. Nos soldats repassent de nouveau en 1940... suivis de très près par des Allemands victorieux qui eux-mêmes, quatre ans après, réemprunteront cette route, moins fiers sous la poussée libératrice d'Américains très motorisés...

Une anecdote, à ce sujet. Vers le 20 juin 1944, les Américains sont annoncés : ils ne sont pas loin, on dit même qu'ils arrivent... Joie dans la population saint-cyrienne. On sort des drapeaux ou ce qui y ressemble. Et même, on en fabrique à la va-vite, comme le font la femme du maire, Mme Simon, et celle du notaire, Mme Druguet, pour accueillir dignement les libérateurs sur la terrasse qui jouxte l'étude notariale. Cette fois, on les aperçoit. Ils sont là... mais non, ce ne sont pas eux ! Ce sont – encore ! – des Allemands. On retire en hâte les étendards. Il faudra attendre encore un peu, ce ne sera plus qu'une question d'heures...



La route de La Ferté-sous-Jouarre en 1908.



▲ Toute activité cessante, on pose avec un brin de coquetterie dans une mise en scène voulue par le photographe.



▲ Jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, tout Saint-Cyrien qui se rend à La Ferté-sous-Jouarre doit, en partant de la place, monter la Grande-Rue (aujourd'hui rue Eugène-Daumont), puis, arrivé à son sommet, emprunter dans son prolongement (25 mètres plus loin) une voie empierrée, maintenant devenue chemin de traverse qui rejoint l'actuelle RD 31.



▲ La maison que l'on aperçoit à droite, en arrière-plan des soldats, avec son toit à quatre pans, signe de sa destination bourgeoise, témoigne de la position sociale de son propriétaire, maître Briffoteaux, notaire de son état (de 1866 à 1913) et qui fut vraisemblablement à l'origine de sa construction.

Pour les cantons les plus ruraux de Seine-et-Marne, il faudra attendre la deuxième partie du XIX^e siècle pour que le département crée son propre réseau routier. Il conçoit et réalise alors des axes plus directs, élargit les chemins vicinaux qui, pour certains, empruntaient encore les voies romaines ou médiévales.

Parallèlement, la France est quadrillée, recensée, représentée sur des plans cadastraux avec obligation de bornage des propriétés. Ces aménagements sont motivés par des raisons fiscales. Ainsi, à Saint-Cyrien, pendant la Révolution, le 16 octobre 1791, le sieur Sergent est invité par le conseil municipal à activer « la formation des sections et la confection de la matrice du rôle des contributions, après évaluation des revenus de chaque propriétaire ». Autrement dit, on met en place un cadastre afin de dresser des impôts fonciers républicains qui se substitueront aux religieuses dîmes et autres nobles tailles royales... De nouveaux cadastres sont établis en 1830, 1848, puis 1898. Ce dernier est révisé la même année avec une rigueur d'exécution inégalée, au point qu'il reste, de nos jours, une référence en cas de litige territorial : les géomètres experts y recourent pour leurs arbitrages.

L'Hôtel Moderne

Le créateur : Georges Simon

GEORGES ET MARIA SIMON – lui est garde vente, équivalent privé de garde forestier, elle est serveuse – arrivent à Saint-Cyr en 1898. Marié l'année précédente, le jeune couple reprend une épicerie-mercerie qui fait aussi négoce en charbon, buvette au rez-de-chaussée, et au premier étage, à l'occasion, salle de bal.

Désireux de se mettre à leur compte, les Simon achètent autour de 1905 deux parcelles situées à la sortie du bourg pour y bâtir une auberge : l'Hôtel Moderne. En plus du plaisir de savourer une cuisine bourgeoise, on peut y dormir dans des chambres confortables, puisque dotées de... cabinets de toilette ! Ceux qui viennent en calèche y trouvent remise et écurie pour leur équipage. Les autres, plus aisés, parfois voyageurs de commerce, peuvent y stationner leurs chevaux automobiles dans un garage. Les plus modestes, empruntant le tonitruant et récent chemin de fer départemental (le CFD n'a pas vingt ans), descendent à la gare de Saint-Cyr, à peine distante de 300 mètres.

À la réception comme aux fourneaux, Maria accueille, cuisine, veille à l'entretien des chambres et, le dimanche, prépare parfois des paniers pour un déjeuner sur l'herbe, loisir très apprécié de la clientèle familiale.

Juste en face, Georges a, lui, installé une scierie volante qui prospère grâce au marché des traverses de chemin de fer pour la SNCF et à la fabrication pour l'armée de caisses pour le conditionnement des fusils et des obus.

Puis l'hôtel s'enrichit de balcons spacieux en façade, qui offrent une vue imprenable sur la vallée du Petit Morin. Vers 1910, l'acquisition d'une parcelle limitrophe recouvrant en partie l'ancien cimetière permet même la création d'une salle de gymnastique et d'une salle de bal. Ce qui vaudra aux adeptes immodérés de fox-trot qui ont du mal à quitter les lieux cette réflexion de Maria, pressée d'aller dormir : « Vous avez suffisamment dansé sur les morts ! »

En 1921, la santé de Georges s'altère subitement : à 46 ans à peine, il succombe d'une maladie rénale. Son fils Daniel, 18 ans, interrompt alors ses études littéraires pour reprendre la scierie paternelle. Maria continue à faire fonctionner l'auberge jusqu'à ce qu'elle décide finalement de la vendre, en 1926... mais commence alors une autre histoire : celle de la famille Guibert.



▲ Georges et Maria Simon.





647. SAINT-CYR-SUR-MORIN (S.-et-M.) — Place de l'Hôtel Moderne

Photographie G. Brindelet, 39, rue St.Nicolas, La Ferté-s-Jouarre (S -et-M.

Suite *L'Hôtel Moderne*

La famille Guibert



C'EST EN 1926 qu'Albert et Suzanne Guibert achètent l'Hôtel Moderne. Limonadiers ayant pignon sur rue (ils tenaient dans la capitale, à l'angle de la rue de Lappe et de la rue de la Roquette, au numéro 30, une « crèmerie » où l'on servait des repas simples à tout moment de la journée), ils veulent en effet quitter Paris pour s'installer à la campagne avec leurs deux enfants – Roger, 15 ans, et Pierre, 6 ans. Albert, ancien combattant, a été gazé et son médecin lui a conseillé d'aller respirer un air plus sain...

Il n'y a alors à La Moderne ni eau courante ni électricité. Une installation produisant du gaz acétylène permet d'éclairer les pièces principales grâce à des lustres constitués d'une multitude de perles de Venise qui démultiplient la lumière. Les lampes à pétrole, mobiles et individuelles, sont réservées aux chambres. L'eau est montée par un système de pompe actionnée manuellement et envoyée dans une cuve située dans le grenier au

troisième étage. Ce système astucieux permet à chacun de disposer de l'eau courante à partir de robinets.

La clientèle est avant tout locale. Le bar fait office de café de village, tandis que le restaurant accueille les mariages, baptêmes et enterrements et qu'une grande salle sert de cadre aux répétitions de l'harmonie municipale, pour les bals ou le cinéma. Il y a aussi les nombreux banquets organisés par les sociétés locales, qui rapportent peu, mais ont l'avantage de faire connaître les lieux à un plus large public.

Les repas d'enterrements ont leur rituel gastronomique : tête de veau, bœuf gros sel ou encore pot-au-feu, pour permettre à tous de reprendre des forces. L'hiver, le repas est précédé d'un vin chaud aromatisé de cannelle. Après un premier temps de tristesse et de recueillement, les langues se délient, famille et amis évoquant



Suzanne et Albert Guibert ▲ et le personnel de leur restaurant, à Paris.

les meilleurs moments du défunt. Par ailleurs, il n'est pas rare que des ouvriers prennent pension dans les lieux, le temps d'un chantier. D'une façon générale, la clientèle de passage est plutôt familiale et se différencie de celle de l'auberge voisine, l'Œuf Dur, qui attire plutôt le Tout-Paris artistique. Puis, avec le développement de l'automobile, une clientèle citadine et aisée commence elle aussi à venir passer quelques jours de vacances à la campagne. Albert peut même aller chercher ses clients à la gare de La Ferté-sous-Jouarre avec sa propre voiture, une splendide Chenard et Walcker...



▲ Albert Guibert en grande tenue dans la cuisine de La Moderne.

Mac Orlan

Au bon accueil

POUR LE VOISINAGE, il est « Monsieur Pierre ». Quand on frappe à son huis, c'est lui qui vous accueille, conscient d'être « le seul académicien à ouvrir lui-même sa porte ». Dès qu'il franchit le seuil, le visiteur, qu'il soit copain ou officiel, voisin ou prestataire de service, entend l'injonction de Marguerite : « Les patins ! » Le ton de la voix ne souffre aucune dérogation. Le cas échéant, Marguerite peut même, de surcroît, exprimer sans ménagement son mécontentement à l'arrivant si sa venue lui semble inopportune ! Une prime jeunesse passée à Montmartre vous apprend à dire les choses sans ambages... Parfois, si la visite a un caractère privé et amical, elle rejoint son littérateur d'époux. Sinon, elle regagne son potager ou reste au rez-de-chaussée, à la cuisine où elle officie. Elle y officie même fort bien. À l'ancienne, recettes de plats régionaux transmis



▲ Marguerite et Pierre Mac Orlan à droite.

par sa grand'mère et mitonnés en direct dans la cheminée. Il y en a toujours trop, au cas où... Le reste, elle en fait profiter le voisinage, pour lequel il lui arrive de confectionner une choucroute exceptionnelle. Pour les tout proches amis Sauvayre et Bischoff, Pierre annonce que le repas est prêt en interprétant « C'est pas d'la soupe, c'est du rata » au cor de chasse (illustration page 56).

Au cours de l'après-guerre, les visiteurs se font plus nombreux. Depuis que Colette l'a présenté et qu'il a été élu – à l'unanimité, privilège rare – membre de l'Académie Goncourt, le monde des lettres redécouvre Pierre Mac Orlan. Radio et télévision se déplacent aux Archets.

Viennent aussi des peintres pour solliciter l'avis du maître, obtenir une préface, un soutien. En guise de remerciement, le demandeur laisse l'une ou l'autre de ses productions à



▲ La maison de Pierre Mac Orlan. Huile sur toile de Planson (1970).

Pierre qui, bien embarrassé d'avoir à donner de la prose en échange, l'accroche dans le couloir à la queue leu leu, avec celles des précédents dépositaires. Les œuvres sont ainsi poussées d'un cran à chaque nouvelle arrivée... jusqu'à l'escalier qui conduit au grenier, où elles sombrent dans l'oubli et disparaissent définitivement si le requérant ne s'est pas à nouveau manifesté ! Concept original de galerie d'art à renouvellement mobile automatique.

À partir de 1963, devenu veuf, Pierre se fera plus prudent. Il confie ses craintes à Pierre Guibert : « On sonne.

Je suis seul, j'ouvre ma porte, on me tape sur la gueule, je m'étends. » « Vous avez un judas ? » suggère l'ami fidèle... « C'est ça, pour qu'on me file un coup de couteau dans l'œil ! »



▲ Pierre Mac Orlan sur le pas de sa porte vu par Flip.

Textes mis en musique

Chansons pour accordéon :

Bel-Abbes (mus. V. Marceau)
Chanson de la route Bapaume (mus. V. Marceau)
Chanson rhénane (mus. V. Marceau)
Fanny de Laninon (mus. V. Marceau)
La Belle de Mai (mus. V. Marceau)
La Bonne Aventure (mus. V. Marceau)
La Chanson de la ville morte (mus. L. Léonardi)
La Chanson de Margaret (mus. V. Marceau)
La Fille de Londres (mus. V. Marceau)
Le Pont du Nord (mus. P. Gérard)
Marie-Dominique (mus. V. Marceau)
Nelly (mus. V. Marceau)
Rose des bois (mus. V. Marceau)
Rue de Chiaïa (mus. V. Marceau)
Rue Saint-Jacques (mus. V. Marceau)

Mémoires en chansons

À Sainte-Savine (mus. H.-J. Dupuy)
Au tapis-franc (mus. V. Marceau)
Ça n'a pas d'importance (mus. V. Marceau)
Chanson perdue (mus. P. Gérard)
Complainte de Pillawer (mus. W. Grouvel)
Comptine (mus. P. Gérard)
Écrit sur les murs (mus. P. Gérard)
En disant : chiche (mus. V. Marceau)
Il aurait pu... (mus. G. Van Parys)
J'ai dans la caroline (mus. P. Gérard)
Jean de la Providence de Dieu (mus. P. Gérard)
Je peux vous raconter... (mus. P. Gérard)
La Fille des bois (mus. L. Ferré)
La Fleur aux dents (mus. V. Marceau)
La Route de Simla (mus. G. Van Parys)
La rue qui pavoise (mus. L. Léonardi)
L'Entrée du port (mus. G. Van Parys)
Le Bout du quai (mus. V. Marceau)

Le Départ des Joyeux (mus. P. Gérard)
Le Clochard (mus. A. Astier)
Le Tour du monde (mus. P. Gérard)
Les Compagnons du tour de France (mus. L. Léonardi)
Les Gentlemen de la nuit (mus. G. Van Parys)
Les Progrès d'une garce (mus. V. Marceau)
Les Saintes-Maries-de-la-Mer (mus. C. Verger)
Matines (mus. P. Gérard)
Merci bien (mus. L. Léonardi)
Souris et souricières (mus. P. Gérard)
Tendres Promesses (mus. P. Gérard)
Terre promise (mus. G. Van Parys)
Tortuga (mus. G. Van Parys)

Classification de chansons extraites
du livre de Jean-Claude Lamy :
Pierre Mac Orlan. L'Aventurier immobile.
Albin Michel, pages : 265 et 266.



▲ Monique Morelli, Pierre Mac Orlan et Georges Brassens en pleine discussion chez Pierrot Guibert à La Moderne.



Le peintre Boronali, dit Lolo pour les intimes.

L'esprit farceur et frondeur est omniprésent chez Frédéric. En 1910, avec quelques copains, dont le peintre Warnod, l'écrivain Dorgelès, le modèle Coccinelle, pour ne citer que les plus connus, ils montent un canular phénoménal dont l'énormité le rend immortel dans la mémoire de tout Montmartrois digne de ce nom. Frédéric mit à la diète son âne Lolo. Au bout de quelques jours de ce régime, il brandit, devant le baudet, une carotte. Ce dernier, par la vue alléchée, agite sa queue où sont fixés des pinceaux trempés dans de la peinture. L'appendice caudal ainsi animé balaie une toile judicieusement placée. L'œuvre réalisée s'intitule Coucher de soleil sur l'Adriatique. S'inscrivant dans l'école (nouvelle !) dite des excessivistes, elle est exposée au Salon des

Le père Frédé aux Armenats

Un des premiers Parisiens à la campagne

S I FRÉDÉRIC GÉRARD, dit « Frédé », Parisien dans l'âme, vint passer ses week-ends aux Armenats, devenant ainsi un des premiers résidentiels secondaires, c'est grâce à Berthe Serbource à qui il achète, en 1912, la maison qu'elle avait acquise un an auparavant. Elle est aussi sa compagne et gérante du cabaret Le Lapin Agile, toujours existant et situé au pied de la Butte, dont Frédé en est l'animateur patenté. Le premier métier de Frédéric, qui a fait une école d'art, est celui de décorateur sur papier peint auquel il ajoute ses talents de potier. Il lit, déclame prose et vers, chante en s'accompagnant à la guitare, au violon ou au violoncelle, à la derbouka et aux tambourins, quand il ne joue pas de la clarinette ! Avec en outre un talent de conteur, l'ensemble justifiait l'appellation d'artiste lyrique. C'est Frédé qui, sans aucun doute, fera connaître Saint-Cyr à Julien Callé (page 44) et lui permettra ainsi sa reconversion d'homme de loi en aubergiste atypique. Frédé, Saint-Cyrien d'adoption, est de petite taille, trapu, barbu et chevelu, l'œil perçant et le regard matois. Le pantalon de velours suggère le terrien, la couleur rouge du foulard dénote

le libertaire, sa tenue « tient de Robinson Crusoe, du trappeur de l'Alaska et du bandit calabrais ». Mac Orlan le décrit comme « taciturne, agile, massif et courageux, le dos voûté, la tête basse, prêt à l'attaque et à la défense ». Quand il vient à Saint-Cyr en fin de semaine, Le Lapin Agile étant fermé le samedi et le dimanche, Frédé ne dédaigne pas de s'occuper de ses moutons, laissés en pension le reste du temps chez son voisin.



▲ Frédéric Gérard et Berthe Serbource devant leur cabaret Le Lapin Agile.

Un panorama

Des Armenats à l'Hermitière

DEPUIS LES ARMENATS, on découvre un panorama remarquable du versant nord de cette attachante vallée de « Brie des Morin » caractéristique des vallées de plateaux du Bassin parisien, la rivière ayant creusé peu à peu le plateau de Brie dans le sens est-ouest.

Le fond de la vallée est modelé dans les sables moyens. Dès que la rivière a pu percer l'étage de calcaires meuliers, résistants, elle s'est attaquée aux argiles qui ont été facilement affouillées et a détruit le gypse, qui « pourrit » assez rapidement en milieu humide. Les calcaires de Saint-Ouen, durs, ont ralenti l'encaissement, créant ainsi de nombreux replats (route de Saint-Ouen à Rebais, Biercy...)

Bien que cet encaissement soit relativement important (100 m à la hauteur de Saint-Cyr/Saint-Ouen), il n'a pas été poussé au point de calibrer la vallée : les méandres ne sont pas recoupés (juste une amorce à Courcelles-la-Roue), et cela, malgré une pente relativement forte (0,16 %) qui aurait pu activer l'érosion fluviale.

Les rives concaves des méandres, correspondant aux zones d'attaque

de la rivière, sont un peu plus marquées pour les adrets (exposition sud) que pour les ubacs (exposition nord). Cette vallée à fond plat, large de 500 m au maximum, occasionne quelques zones de type marécageux, ainsi en aval de Saint-Ouen et de Saint-Cyr au lieu-dit Les Marais.

Le plateau est constitué de différentes couches d'épaisseurs variables déposées pendant l'ère tertiaire (à l'exception des limons qui sont un dépôt quaternaire) :

- limons de plateaux fertiles (jardins potagers, grandes cultures; la teneur en argile explique leur engorgement en eau pendant l'hiver et le début du printemps) ;

- calcaires et meuliers de Brie (construction traditionnelle régionale et fabrication de meules de renommée européenne et outre-Atlantique) ;

- argiles vertes (fabrication des tuiles et tuyaux de drainage) et gypses (plâtrières locales et amendements agricoles) ;

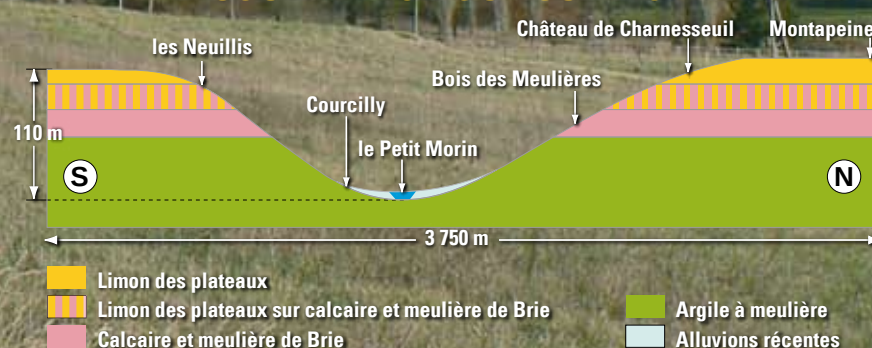
- calcaires lacustres de Saint-Ouen (Saint-Ouen situé au nord de Paris, et non le nôtre), avec rognons de silex ;

- sables moyens avec bancs de grès (employés pour le pavage une fois taillés) ;

- calcaires grossiers.

La vallée se définit comme une dépression allongée, délimitée par deux versants, généralement occupée par un cours d'eau, en l'occurrence ici le Petit Morin. Cet affluent de la rive gauche de la Marne prend sa source dans les marais de Saint-Gond, traverse le département de la Marne, de l'Aisne, puis arrive en Seine-et-Marne à Montdauphin. Il se jette dans la Marne à La Ferté-sous-Jouarre après un cours de 85 km. Son étiage est de 300 litres/seconde et son débit moyen de 880 litres/seconde.

COUPE THÉORIQUE SUD-NORD



échelle horizontale : 1/25 000 - échelle verticale : 1/4 000

Suite *Lorsque le cheval était moteur*



Dans les fermes de Saint-Cyr comme dans celles des environs, on trouve surtout des boulonnais, des ardennais et surtout des percherons. Tous robustes, solides et infatigables...

Certains fermiers assurent la reproduction, d'où la présence d'un étalon, cheval entier. Les hongres, chevaux castrés, sont achetés à l'éleveur. Tout cheval peut prétendre à ses droits à la retraite au bout de dix-huit à vingt-cinq ans de bons et loyaux services. Mais il arrive que, usé par la pénibilité des tâches, il ne soit plus efficace après une dizaine d'années. Paradoxalement, le sort le plus enviable pour un cheval de trait, c'est de finir... à la boucherie ! Cela signifie que le propriétaire a pris suffisamment soin de lui pour qu'il puisse être commercialement vendable par le maquignon à l'abattoir. Le prix de vente d'un cheval ayant fait son temps vient en déduction du prix d'achat d'un cheval « neuf ». Ce dernier, généralement âgé de deux ans, préalablement dégrossi (débourré), finira son éducation au sein de l'attelée, encadré et suivant l'exemple de ses congénères plus expérimentés.



Toute une vie de patience au service de l'homme.

Le fromage de Brie fermier

À Charnesseuil dans les années 1960

JUSQU'EN 1963, la ferme de M. et Mme Rossignol et leurs enfants est la plus importante de nos deux communes. Sa spécificité : la fabrication du brie de Meaux. Elle en produit 80 unités par jour. Or, pour obtenir un brie « grand moule », il ne faut pas moins de 20 litres de lait ! La ferme des Rossignol produit de 1 600 à 2 000 litres par jour pendant les neuf mois de lactation. Cela grâce à son troupeau de cent vaches de race frisonne pie noir. Un troupeau suivi et soigné de près par un « premier vacher » et trois autres vachers, tous spécialisés et responsables de leur étable.

Les vaches ne manquent pas d'espace pour paître puisqu'il y a 60 à 80 hectares de prés, 80 autres hectares étant répartis entre la culture de betteraves (à vaches, bien sûr), de luzerne et de trèfle. Le reste est réservé aux cultures céréalières dont une partie sert de complément alimentaire pour les bovins. Le blé pour minoterie est commercialisé à la coopérative. On cultive aussi un peu de pommes de terre. Sans oublier l'élevage de 200 cochons, nourris avec le petit-lait issu de la fabrication fromagère (car, comme on le sait, on n'engraisse pas les cochons à l'eau claire), les pommes de terre hors calibre et de l'orge.



▲ **La clayette en osier** fabriquée dans la vallée du Petit Morin servait hier à l'affermissement du fromage ; aujourd'hui, elle est utilisée comme présentoir pour signifier que le produit est « de campagne ». À gauche, en osier fendu, moules servant à la fabrication de fromages à forte teneur en crème, appelés « petits cœurs ».

Autres régions, autres fromages, autres objets...

◀ **L'égouttoir** est un récipient dont la partie inférieure est destinée à recevoir le petit-lait, servi aux cochons, mais aussi aux enfants pour ses qualités nutritives (« boire du petit-lait »). Celui-ci s'égoutte au travers de la faisselle placée dans la partie supérieure.

▼ **La faisselle**, en forme d'assiette, est fréquemment utilisée pour la fabrication familiale dans la plupart des campagnes.



▲ **La laitière ou crémère** : appelée bien souvent terrine ou telle, a une forme évasée qui favorise la formation de crème pour faire du beurre. Cet ustensile était utilisé entre autres en Brie jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Les vergers de Charnesseuil

Un terroir à pommes et à cidre



Beau temps à Sainte-Eulalie (12 février), pommes et cidre à la folie (dicton populaire).

SI, SOUS L'ANCIEN RÉGIME, pommeraies et cidreraies sont le fait de grandes exploitations, elles éclatent en de nombreuses petites unités après la Révolution. Pendant le blocus imposé par les Anglais sous Napoléon, alors que le sucre de canne n'était plus disponible, les pommes ont bien failli concurrencer les betteraves dans la production de sucre. Plus tard, lorsque le phylloxéra a anéanti le vignoble de notre région, il a bien fallu remplacer le vin, qui était alors la boisson la plus consommée. On s'est tourné vers le « vin de pomme », joli nom utilisé par Pline l'Ancien au I^{er} siècle, avant de devenir « sydre » vers le VI^e siècle. De nombreux vergers ont alors vu le jour, souvent associés à l'élevage. Mais le bétail, comme l'humain, aimant bien croquer la pomme, on a choisi des arbres à hautes tiges. Ainsi les fruits restaient-ils hors de portée de tout herbivore gourmand.

Ces prairies plantées de pommiers à cidre et à couteau ont marqué notre paysage, octroyant un petit accent normand à ce coin de Brie. Et, de fait, le cidre a alors remplacé la boisson de Bacchus. Les paysans, ignorant tout des « obtentions », ces créations de nouvelles variétés et autres OGM, ont travaillé avec pragmatisme et bon sens en favorisant les variétés les mieux adaptées au terroir, celles dites « paysannes ». Des croisements volontaires ont également produit des fruits de haute qualité, variétés dites « bourgeoises ».



▲ *Fleurit-tard.*



▲ *Rambour belle fleur large mouche = Lanscailler.*



▲ *Gros barré.*



▲ *Faro.*



▲ *Belle Joséphine.*



▲ *Rambour d'hiver.*



▲ *Châtaignier.*



▲ *Barré à grappe type Mauperthus.*

La gare

Quand le Tacot allait son petit train... de voyageurs



AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE, partout en France – mais un peu plus tard en Seine-et-Marne – on pense ferroviaire. Ainsi est créée la ligne de La Ferté-sous-Jouarre à Montmirail en 1889. Ce chemin de fer départemental (CFD) est plus connu sous le nom de « Tacot » ou encore de « Petit Gueulard » car, en l'absence de passages à niveau, son sifflet se fait entendre bien avant son arrivée en gare, ce qui sert de signal aux retardataires. Certains usagers ironiques, voire sceptiques quant à ses performances, le surnomment le « C'est Foutu D'avance » et même « Compagnie Foutue D'avance ». Certes, ce n'est pas un bolide : il parcourt les 42 kilomètres de la ligne en 2 heures 35. Mais après tout, dix-huit stations jalonnent son parcours, dont la gare de Saint-Cyr-sur-Morin. En tout cas, il rend de réels services, car l'industrialisation naissante rend nécessaire le transport des hommes et des marchandises. L'itinéraire est bucolique et offre entre Saint-Cyr et Saint-Ouen « un parcours buissonnier à travers bois et prairies », comme en témoigne le passager Marc Villin : « Le train roulait paisiblement à la vitesse d'un cheval au trot. [...] Si quelque bovin d'humeur vagabonde s'aventurait à brouter l'herbe des bas-côtés, le train s'arrêtait et l'on attendait patiemment que les coups de sifflet intempestifs l'eussent dérangé dans sa paisible rumination. » Aujourd'hui, en 2008, le petit train pourrait servir de cadre à la reconstitution de son attaque par les Apaches, de l'ex tribu du Grand Chef Callé de l'Œuf Dur. Il arrive de temps à autre qu'un élu évoque la remise en service de ce tacot à des fins touristiques et de développement économique local. Une belle idée...

▲ En 1949, à l'Hôtel Moderne, les Guibert refont l'intérieur de leur restaurant et souhaitent que le petit train, disparu depuis peu, figure en bonne place dans la décoration murale. Ils font appel au peintre Chaperon (habitant Le Chemin, commune de Saint-Cyr), qui réalise cet avant-projet. La fresque définitive fut un peu épurée de ses éléments les plus... « gaillards ».



Les voyageurs sont « tout public » : le paysan côtoie le collégien, le militaire en permission, le Parisien qui achète et fait construire sa maison dans un village à proximité de la ligne et, de temps à autre, Pierre Mac Orlan.

La légende de l'attaque du Tacot par les Indiens. Vers 1900, les mauvais garçons se faisaient appeler les Apaches. S'inspirant de cette appellation, mais aussi en référence aux authentiques Indiens du Far West, les fidèles énergumènes de l'Auberge de l'Œuf Dur se mirent en tête d'attaquer le paisible tacot de notre riante vallée. De clients parisiens, ils devinrent les dignes descendants de Geronimo : ils entassèrent quelques fagots sur le passage à niveau de la gare de Saint-Cyr puis, grimes, hurlants et bondissants, ils attaquèrent le train. Le rire succédant à la peur, les passagers reconnurent la « tribu de Callé », l'humoristico-aubergiste (page 45), sur le sentier de la guerre et de la dérision. On dit que certains voyageurs reprirent le train dans le secret espoir d'une récidive, rien que pour s'offrir une pinte de franche rigolade.

La maison des Têtes

Les Lumières dans la vallée



Façade ouest de la maison des Têtes : trois visages en bas relief. S'agirait-il d'une représentation idéalisée du sculpteur lui-même et de son épouse ? L'enfant serait leur neveu saint-cyrien : Gabriel Ulysse Prince.



S I UN CHAPITRE de ce livre devait faire appel à la participation et au sens de l'investigation des lecteurs, nul doute que ce serait sur ces pages consacrées à la maison d'Armand Auguste (1839 - 1917) à Saint-Cyr-sur-Morin.

Tout y est symbole, choix des thèmes, ordonnancement et emplacement de la statuaire, orientation, etc. Armand Auguste est un homme de son temps : il croit en la Science, en l'Art, en l'Industrie. Cela se manifeste aussi bien sur les façades de sa maison que sur son monument funéraire, au cimetière de Saint-Cyr. Il ne s'agit pas ici de commandes ; il sculpte pour son propre compte. Libre de ses choix, il peut se laisser aller à suivre son inspiration. Toutefois, il n'échappe pas aux influences de son époque avec sa foi dans l'évolution de la société vers le progrès, dans la primauté du savoir.

Admiration, rejet, ricanements, peurs, rêveries : la « maison aux Têtes », ou « maison des Têtes » ne laisse pas indifférent. Cette dénomination subsiste de nos jours, même si nombre de ses sculptures, ronde-bosse, bas-relief, buste ou visage, ont disparu dans des circonstances obscures. Agatha Christie n'est pas loin et les ornements de la demeure, qu'ils séduisent ou qu'ils engendrent le malaise, intriguent le paisible promeneur et pourraient bien constituer le décor d'un film noir.

Leur auteur est Armand Auguste, sculpteur et peintre à ses heures. C'est un élève de Jean-Baptiste Carpeaux (1827 - 1875), dont il suit les cours à l'École des arts décoratifs. En 1903 (retraité ?), il achète à Saint-Cyr, village natal de sa femme Malvina née Prince, une parcelle de terrain en bordure de la voie du chemin de fer départemental, propriété de la famille de Baudicour. Il y fait construire une bâtisse de briques rouges qui évoque plutôt la Renaissance italienne que l'architecture briarde rurale. Son séjour dans la Péninsule – peut-être à l'occasion d'un prix de Rome – y serait-il pour quelque chose ? Pour la construction, c'est la briqueterie-tuilerie des Montgoins qui lui fournit les matériaux ainsi que la terre pour les sculptures, les fours pour la cuisson. La pierre meulière, valorisée par des joints en ciment, constitue les fondations et soubassements. Armand Auguste met trois ans pour réaliser SA maison, il l'occupera jusqu'à la fin de ses jours. Les époux Armand décèdent sans enfant en 1917, elle en juin, lui en octobre. En 1919, ses neveux et ayants droit vendent la propriété au voisin, Louis-Marie Collette de Baudicour, qui lui-même décède en 1926. Sa fille Marthe qui en a hérité lui ajoute une terrasse. Elle meurt célibataire en 1991. La maison reste à l'abandon. Quatre rondes-bosses qui ornaient la tour principale et les trois bustes situés au-dessus du jardin d'hiver disparaissent... Dommage pour le patrimoine, dommage pour notre imaginaire en partie confisqué. Il nous reste néanmoins les masques en bas relief et les têtes, témoignages d'Armand Auguste, de ses rêves, des espoirs qu'il plaçait en la civilisation.



À la porte d'entrée, en guise d'accueil, un chien à trois têtes qui n'est autre que Cerbere.



En retour du jardin d'hiver, façade ouest. Louis XIV et son confesseur Bossuet. L'engobe jaune employé ici confirme qu'il s'agit bien de Sa Majesté le Roi-Soleil.

En fond de page, le jardin d'hiver avec, en clé de voûte des arcs demi cintre, six visages. Les quatre visibles ici, symbolisent peut-être la période des Grandes Découvertes, des sociétés indiennes, mélanésiennes, africaines, amérindiennes. Cette représentation est probablement à mettre en relation avec le buste de Christophe Colomb qui se trouvait dans la partie supérieure d'une des colonnes.



Chaque face de la tour dite « tour César » est ornée de cinq personnages historiques, de l'Antiquité au début du Moyen Âge. Les trois figures centrales symbolisent la même période. Ceux des angles en assurent, semble-t-il, la transition.

Façade sud : L'Égypte ? **1** - un pharaon ; **2** - une femme portant un diadème ; **3** - Un personnage a été cassé, un autre se trouve dans un angle impossible à photographier.

Façade est : L'Antiquité gréco-romaine ? **4** - Homère (?) ; **5** - un guerrier, Ulysse ou Hector (?) ; **6** - Virgile (?) ; **7** - un soldat romain, César (?) susceptible de faire le lien entre les mondes gréco et gallo-romain.

Façade nord : La période gallo-romaine ? **8** - une femme chrétienne, sainte Blandine (?) ; **9** - un Gaulois, Vercingétorix (?) ; **10** - un moine (prêcher ?) ; **11** - coiffé d'une tête de lion, Hercule (?)

Façade ouest : Les grandes invasions barbares ? **12** - (?) ; **13** - (?) ; **14** - (?) ; **15** - Attila, le roi des Huns (?)

Place du Marché, côté ouest



Page précédente

6 Café - Vins - Liqueurs - Épicerie - Mercerie - Bonneterie - Rouennerie - Faïence - Verrerie : M. Yvonnet avant 1892 à M. et Mme Portejoie jusqu'en 1962.

Boulangerie : M. et Mme Hurand à partir de 1964 à M. Mme Martinet de 2003 à 2013. M. Do Vale et Mme Haro depuis 2013.

Document rare, photo prise au tout début des années 1900. À la sortie de l'église, un cortège de communiantes. Dans leurs habits de fête, les enfants jouent devant le café et marchand de vin Yvonnet. Ci-dessous, le café-épicerie-mercerie en activité jusqu'après la Libération. À partir des années 1950 ne subsiste que le café-épicerie avant de devenir boulangerie en 1964.



M. et Mme Martinet,
devant leur boulangerie en 2008.



Mme Haro, M. Do Vale et leurs employés
devant la boulangerie en 2013.



Rue Eugène-Daumont, l'épicerie Helmbacher

Épicerie des villes, épicerie des champs



ALSACIEN D'ORIGINE, Eugène Helmbacher est enrôlé de force, en 1914, dans l'armée allemande, qu'il déserte pour la France « de l'intérieur ». À Paris, il travaille dans une fabrique d'obus puis, redevenu civil, dans différentes usines de la région parisienne. En 1932, avec Rosalie, sa jeune épouse, il se met à son compte et s'installe à Courcelles-la-Roue comme marchand de primeurs et poissonnier au numéro 31 de l'actuelle rue Jean-Pierre-Chabrol. En 1935, ils migrent vers le bourg pour créer ensemble, à l'actuel 21, rue Eugène-Daumont, un fonds de commerce « Fruits - Primeurs » qui deviendra plus tard une épicerie sous l'enseigne « Alimentation générale ». Point de commerce franchisé comme pour son plus proche concurrent situé un peu plus bas, qui sera tour à tour Familistère, Radar puis SPAR. Les Helmbacher, eux, sont des indépendants !



Être épicier dans l'entre-deux-guerres confère une certaine aisance, voire un statut social envié. Il faut dire que le jeune couple ne ménage pas sa peine : elle à la boutique tous les jours de 7 heures à 21 heures et plus tard encore l'été, lui en tournée sur les routes, six jours sur sept, à bord de son Renault d'occasion, devenu rutilante camionnette de livraison grâce au savoir-faire du mécanicien local. Une fois par semaine, le jeudi, Eugène va se ravitailler aux halles de Paris. Une expédition ! Départ à 2 heures du matin, vite, octroi de Meaux, octroi de Paris, paiement



▲ Eugène et Rosalie Helmbacher posent devant le véhicule de tournée, un des premiers dans la vallée.

des droits, vite on fait le plein du camion en produits frais, vite on repasse les octrois où l'on vous rembourse ce que vous avez payé à l'aller, vite on redémarre pour être présent à l'ouverture de la boutique. Le poisson, lui, vient de Boulogne. Il transite par Paris puis, à La Ferté-sous-Jouarre, prend le Tacot. Souvenirs olfactifs inoubliables des voyageurs du défunt chemin de fer départemental !

1939, c'est la guerre, la pénurie s'installe.

1944, à la Libération, le rationnement perdure. Les Helmbacher sont les premiers à reprendre les tournées. Ils s'activent, se débrouillent, pallient l'insuffisance de l'approvisionnement. Ils échangent en partie œufs, volailles, lapins dans les fermes alentour contre chaussettes, chaussons, serpillières et autres produits manufacturés qu'ils ramènent de Paris quand ils vont aux Halles.

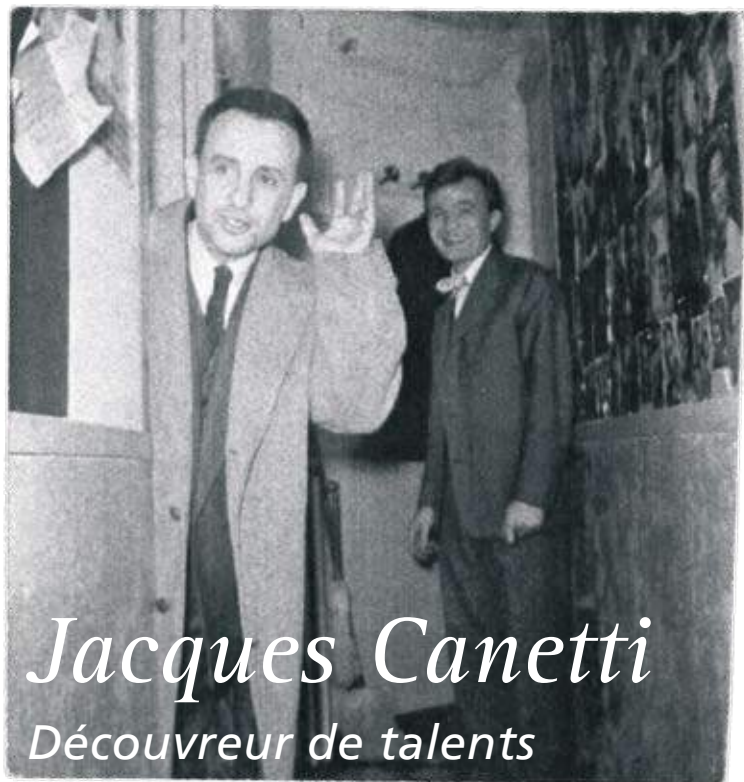
Après la guerre l'épicerie se maintient. Le couple d'épiciers sera aidé jusqu'à la fermeture par leur fils Fernand et leur bru Pierrette qui les seconde à la boutique tout en s'occupant de ses deux enfants.

Dans les années 1950, des Parisiens viennent s'ajouter à la clientèle locale. Mais la TVA apparaît, les grandes surfaces commencent à s'installer... Le petit commerce n'est plus ce qu'il était.

1960, c'est l'heure de la retraite pour Eugène et Rosalie. Ils cessent leurs activités avec quelques impayés à leurs dépens : la maison faisait crédit ! Ils cèdent le bail et l'épicerie continuera à exister jusqu'en 1985.

En 1947, il crée au pied de la Butte un théâtre

d'un genre nouveau, les Trois Baudets, à l'endroit même du Chat Noir d'Aristide Bruant. En un an, c'est le succès. Intuitif, Jacques sait repérer les vrais talents, les révéler à eux-mêmes et au public. Il favorise une nouvelle génération d'artistes, les auteurs-compositeurs-interprètes. Pendant près de vingt ans, tout ce que la chanson française compte de créatif se produit dans cette salle de 200 places. Il lance Robert Lamoureux, Francis Lemarque et Mouloudji, fait connaître le guitariste Henri Salvador, Félix Leclerc, Philippe Clay, Pierre Dudan, les Quatre Barbus et le tout débutant Jacques Brel. Francis Blanche y rencontre Pierre Dac. Il incite des inconnus réticents à se livrer : Bobby Lapointe, Boris Vian, Georges Brassens, Serge Gainsbourg, Guy Béart. Au piano, il y a Pierre Araud de Chassy Poulet, Darry Cowl, Michel Legrand. Les chanteuses s'appellent Renée Lebas, Patachou, Magali Noël. Des comiques aussi, Noiret et Darras, Fernand Reynaud, Raymond Devos, Jean Poiret. Toujours entreprenant, privilégiant la qualité artistique, il crée le premier, à la fin des années 1960, sa propre maison de disques. Il fera connaître Jeanne Moreau, Serge Reggiani, Jacques Higelin, Brigitte Fontaine, Anne Sylvestre... Face à la déferlante yéyé, il quitte Philips en 1962 et cesse définitivement son activité aux Trois Baudets en 1966.



Jacques Canetti

Découvreur de talents

JACQUES CANETTI, quadrilingue et mélomane, homme de spectacle, directeur artistique, créateur du théâtre des Trois Baudets : une personnalité intrinsèquement associée à la chanson française de l'après-guerre. Il fera découvrir à un large public des artistes qui auront nom Édith Piaf, Charles Trenet, Serge Gainsbourg, Jacques Higelin... en passant par Georges Brassens et Jacques Brel. Homme actif, surmené, à la suite d'une baisse de forme et suivant les recommandations de son médecin, Jacques se met en quête d'une maison de campagne loin du tumulte parisien. Par ailleurs, il aspire à des moments d'intimité familiale avec sa femme Lucienne et ses deux jeunes enfants Bernard et Françoise.

Mac Orlan lui fait connaître Saint-Cyr, encore empreint de ruralité. Séduit par le lieu, Jacques acquiert en 1955, par l'intermédiaire de maître Druguet, le « Manoir » situé au hameau de Chavigny.

Deux ans plus tard, il achète à M. et Mme Kuentz la partie attenante composée, pour l'essentiel, du moulin.

◀ **Jacques Canetti** aux Trois Baudets (derrière lui, Ricet Barrier).

C'est donc l'une des premières résidences secondaires. Il aime y inviter de nombreuses figures de la chanson qui sont à l'affiche de son théâtre les Trois Baudets. Il assure leur promotion chez Polydor et Philips, maison de disques dont il est le directeur artistique. Ainsi viennent à Saint-Cyr Jacques Brel, Jean-Pierre Chabrol, Guy Béart, familier de la maison, et Georges Brassens. Autant de personnalités avec lesquelles il entretiendra des liens d'amitié indéfectibles.

Quand il rend visite à Mac Orlan, c'est bien sûr pour parler de leur passion commune, la chanson. C'est d'ailleurs ce dernier qui, enthousiasmé par l'écoute d'un microsillon de Félix Leclerc, encourage Jacques Canetti à le promouvoir.

L'ensemble de la propriété sera revendu en 1961 ; Françoise, sa fille, n'en garde que de bons souvenirs, si ce n'est la tonte du gazon, tâche à laquelle il fallait s'atteler régulièrement...



▲ **Le moulin de Chavigny** lorsqu'il appartenait à Jacques Canetti.



1959 - Georges Brassens, Jacques Brel, Guy Béart, Jean-Pierre Chabrol au moulin de Chavigny, chez Jacques Canetti.

Suite *La ferme des Perrons*

Ah ! Qu'il est beau le débit de lait...

C'EST EN 1958 que M. et Mme Dequiedt quittent leur Pas-de-Calais natal pour venir s'installer à Saint-Ouen. Ils achètent la ferme à M. Puyferrat et poursuivent, comme leurs prédécesseurs, élevage et culture céréalière. Au début de leur installation, la traite se fait encore à la main. Puis la construction d'un grand hangar et l'acquisition de trayeuses électriques permettent de regrouper et de traire les vingt-cinq laitières. Mme Dequiedt vend le lait au détail jusqu'en 1965. Tous les soirs vers 17 heures, sur la route qui mène du bourg aux Perrons, on peut voir les enfants à vélo ou les grands-mères à pied faire un aller et retour avec la « timbale » en fer blanc, appelée encore laitière ou boîte à lait. On achète aussi le beurre fabriqué dans la baratte et les œufs des poules qui s'égayent dans la cour. Accueilli par les aboiements des chiens de chasse dans leur chenil, on se dirige vers la laiterie qui sent bon le lait

tiède et le foin. En attendant son tour, on admire la virtuosité avec laquelle la fermière remplit les timbales sans mettre une goutte de lait à côté... L'exploitant s'est ensuite tourné vers l'élevage des veaux tout en poursuivant la culture de blé, d'orge, de maïs... sur une centaine d'hectares. À la mort de Paul Dequiedt en 1967, son fils Albert, qui exploitait une ferme à Monthomé, reprend la ferme familiale jusqu'à sa retraite. Et c'est aujourd'hui le fils de ce dernier, Olivier, qui y est installé sous l'enseigne : *création-entretien parcs et jardins, élagage-taille fruitière.*



Le règne de la meulière

Des éclats de pierres précieuses



Projet d'architecte fin XIX^e - début XX^e siècle. On aperçoit l'inclusion de petites pierres au premier étage; c'est l'effet rocaille. À remarquer, le soubassement caractéristique en pierres jointoyées.

L'effet rocaille

Les progrès techniques et l'industrialisation de la fin du XIX^e siècle entraînent une certaine standardisation dans la construction des maisons. Pour éviter la monotonie, architectes et entrepreneurs s'attachent à donner un aspect agréable et souriant à leurs réalisations. Afin de rompre avec la rusticité des enduits villageois et les faux-semblants imitant les pierres de construction des demeures bourgeoises, ils jouent volontiers sur les atouts de la pierre meulière. Mise en valeur par l'inclusion d'éclats de taille de toutes nuances et de résidus houillés (coke), elle s'affirme en tant que telle : elle est soulignée, sertie par des joints de formes et de couleurs variées. On parle alors d'effet rocaille. Puis, au début du XX^e siècle, c'est la découverte fascinante d'un nouveau matériau, le ciment Portland, qui concourt à son tour à valoriser la meulière.



Techniques employées fin XIX^e – début XX^e siècle.

1 - Inclusion de résidus houillés en alternance d'éclats de meulières dans du plâtre coloré par le sablon de Doue. **2** - Mur à pierre vue avec inclusion d'éclats de meulière dans du plâtre-chaux coloré ocre dans la masse. **3 et 4** - Murs à pierre vue avec jointoiement plâtre-chaux coloré dans la masse et inclusion d'éclats de meulière. Les traces de doigts sur l'enduit créent un effet décoratif supplémentaire. **5** - Mur à pierre vue avec inclusion de petits éclats de meulière et encadrement ordonné de résidus houillés. **6** - Mur à pierre vue avec inclusion de petits éclats de meulière dans du plâtre-chaux coloré à l'oxyde de fer rouge. **7** - Mur à pierre vue avec jointoiement d'un plâtre-chaux coloré par adjonction de brique pilée. Cette technique de coloration par chamotte était déjà employée par les Romains.



Saint-Cyr, 1850.

Saint-Ouen, 1900.

Saint-Cyr, vers 1925.

C'est la fête.....



La fanfare l'Espérance, sous la baguette de son fondateur Charles Romain Yvonnet, pose au grand complet en ce 14 juillet 1900.



Repas de nocé à l'Hôtel Moderne, ouvert depuis huit ans. Il ne saurait y avoir de mariage dans le village ailleurs que là et l'enseigne de l'établissement affiche clairement qu'il dispose de "salles pour noces et banquets" et de "jardins et bosquets". On voit ici Charles-Auguste Thouzé, 28 ans, fermier au Ru de Vrou, et sa jeune épouse Henriette Leduc, 19 ans.



Nicole et son orchestre. Avant la construction de la salle des fêtes de Saint-Cyr, en 1960, c'est l'Hôtel Moderne qui accueillait les bals animés à l'époque, par de petits orchestres. Ici, celui de Nicole, un orchestre entièrement féminin.



Août 1903, La fête à Saint-Ouen-sur-Morin.

2008 Photos oubliées, photos retrouvées et autres documents

2013 Les travaux des champs

Pendant toute la première moitié du siècle dernier, les travaux des champs ont constitué, pour les habitants de ce territoire essentiellement rural, le cœur de leur activité. Témoins ces quelques photos sorties des albums des familles Thouzé, fermiers au Ru de Vrou, et Huvier, fermiers à Biercy.

La moisson – Sur les charrettes, la charge en foin ou en gerbes pouvait atteindre un volume considérable ! Même à vide, elles restaient fort encombrantes. Les portes de ferme -et du charlit où elles étaient entreposées- devaient donc être très larges et hautes. Quand la moisson était rentrée, c'était la fête. La voiture était alors décorée de fleurs et les enfants autorisés à grimper dessus avec leurs parents.

Les gerbes étaient entassées sous un hangar en attendant que la batteuse arrive. Les gerbes étaient jetées sur la toile (ou tablier) disposée sur la partie supérieure de la batteuse ; la ficelle coupée, elles étaient absorbées, le blé battu, les grains séparés de leur enveloppe -la balle-, des débris (la menue paille) et de la paille. Le blé s'écoulait de la goulotte dans un sac avant d'être stocké dans des chambres à grains. La paille sortait de la batteuse directement en ballots. Elle servait de litière et la menue paille, de nourriture pour le bétail.

▼ L'homme au premier plan à gauche tient dans sa main une faux à détourner avec laquelle il fauchait le blé (ou tout autre céréale). Cette opération permettait de dégager le passage de roues de la faucheuse-lieuse, évitant d'écraser une partie de la récolte et de la rendre inutilisable. Les dents en bois de cet instrument servaient à coucher le blé en l'alignant en andains.



C'est à l'aide de la faucheuse-lieuse que le blé était fauché et mis en gerbes. Il fallait six à huit gerbes pour composer une "moyette". Assis sur le siège, on voit le peintre Maurice Sauvayre, venu en voisin prêter main-forte à la famille Huvier, fermiers à Biercy.



Les échardeurs – 1939. Au printemps, les jeunes pousses de chardons – une plaie pour la récolte à venir - atteignent de 10 à 20 cm. Toute la famille se réunit alors pour éradiquer la plante parasite à l'aide d'un outil métallique, l'échardeur. C'est une longue et fastidieuse besogne. Le traitement par produits chimiques mettra un terme à cette pratique manuelle collective, une des dernières avec le battage.



La transhumance n'existe pas que sur le plateau du Larzac ! Témoin ce troupeau briard photographié au Ru de Vrou : les moutons reviennent du terrain d'aviation de Coulommiers où ils ont brouté tout l'été. Le froid venu, ils regagnent les bâtiments agricoles de Claude Delorme, sous la houlette de leur berger. Ils y passeront l'hiver à l'abri.



Chevaux d'hier

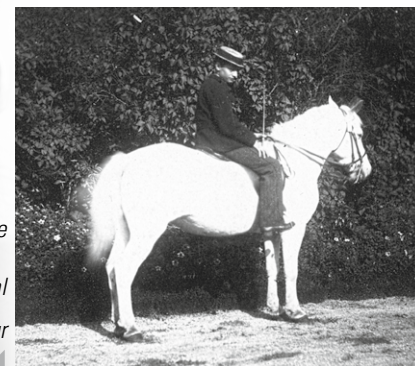
Uptat, consequatum zzriliquat vel eliqui bla aliquismod delissi. Nostrud essectem doluptatue minis endre cor ad esed modolorper sed mincidui tin veliquat, venim in hent iliquat wiscill amcorpero od dolor sustrud mincidu ismodolortie vullummy nonsectem zzril il ulputat.



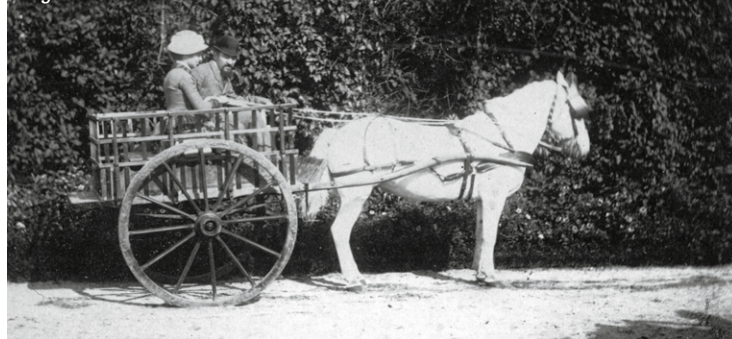
◀ Madame monte en selle d'amazone pour garder sa prestance : on ne remonte pas sa robe et on garde les jambes serrées quand on veut rester digne !

▶ Le cheval est le moyen de transport individuel de base. Mais pas plus de 40 km par jour : le cheval n'est pas une motocyclette !

Vers 1950 - Arsène Albert Thouzé, au marché de la Ferté sous Jouarre, sur le pont avec sa jument Cocotte et sa voiture "un peu bricolée"...



Voiture à deux roues, cette charrette anglaise, est un utilitaire de transports des objets et marchandises du quotidien. On règle son équilibre depuis le siège du meneur.



Ici, l'âne a remplacé le cheval ; c'est un gain de calme et de sécurité.



Pour les déplacements utilitaires ou de loisirs, on sort le Petit-Duc, une belle voiture à quatre roues, proche cousine, en plus petit, de la calèche.



Le Cabriolet de Médecin du Docteur Barland est équipé d'un grand coffre et d'une capote articulée. C'est la voiture de travail tous terrains et tous temps par excellence.



1957 - Les chevaux transpirent beaucoup pendant le travail. Aussi doivent-ils, selon leur masse, la saison et l'effort fourni, boire de 20 à 70 litres d'eau par jour !

Saint-Cyr, Saint-Ouen, en vallée du Petit Morin

Flâneries en Brie

Bien que proches de Paris, Saint-Cyr et Saint-Ouen, communes jumelles en Brie, nichées dans la vallée du Petit Morin, ont gardé une forte identité rurale. Un groupe d'habitants amoureux de ces deux communes a conçu cet ouvrage, basé pour l'essentiel, sur la collecte minutieuse et passionnée de la mémoire vivante. Il retrace ainsi l'histoire de ces deux villages et de leurs hameaux. On y évoque : Pierre Mac Orlan, le restaurant-musée « La Moderne » ou encore l'Œuf Dur pour Saint-Cyr, la présence des Montmorency et des Benoix pour Saint-Ouen, mais aussi et surtout les « petites gens », ceux de la société paysanne, artisanale ou ouvrière.

L'ouvrage emmène le lecteur sur les sentiers champêtres et forestiers, l'incitant ainsi à porter son attention sur la faune et la flore, souvent préservées, de la vallée.

Une abondante iconographie illustre les textes. Cartes postales d'autrefois, photos contemporaines, attirant l'œil sur des détails devant lesquels nous passons chaque jour sans y prendre garde. Les auteurs tentent de faire partager leur goût de ces petites choses simples, banales ou émouvantes, à notre portée, qui font que notre environnement est unique et sans doute universel !

